

Méthode

- Vous devez commencer par souligner/surligner chaque question avec des couleurs différentes.
- Vous devez par la suite identifier les bonnes informations dans les documents en les soulignant/surlignant.

Les immigrants italiens aux États-Unis (Étude d'un document)

Prenons un groupe d'Italiens au moment où ils débarquent, et suivons-les dans la vie nouvelle qu'ils vont commencer. Ils arrivent de Naples, et à l'entrée du port de New York ils sont pris à bord de leur steamer, pour être transportés au moyen de grosses barques sur l'île d'Ellis où sont installés les bureaux de l'immigration. La traversée ne les a pas démarqués. Le soleil d'Italie semble les avoir accompagnés. Ils parlent bruyamment, s'interpellent, gesticulent avec une vivacité tout italienne. La plupart d'entre eux sont des paysans sans instruction ; certains ont l'esprit contaminé de socialisme ou d'anarchie. Leur petit bagage à la main, ils défilent un par un devant les inspecteurs, répondent à la série des questions traditionnelles, ouvrent leur bourse et en étalent le contenu. S'ils sont admis, ils débarquent bientôt à New-York pour s'y fixer ou pour repartir plus loin. Restons avec ceux que la ville va garder. Dans la foule qui assiste à leur arrivée, sur le débarcadère du *ferry-boat*, ils reconnaissent un frère, un parent ou un ami, on est venu à leur rencontre, tombent dans ses bras, et l'embrassent avec une naïve effusion, puis disparaissent dans les rues au milieu du fracas de l'*elevated railway*.

Mais ils ne connaissent ni la langue ni les usages du pays, et pour trouver du travail ils devront avoir recours au *padrone*. Italiens eux-mêmes, les *padroni* sont des intermédiaires entre les patrons et les immigrants. Avant la suppression du *contractlabor*, c'étaient eux qui embauchaient ceux-ci avant leur départ. Depuis ils se sont maintenus, et grâce à eux les nouveaux arrivants trouvent très rapidement du travail. En général, le *padrone* tient en même temps un *boarding-house*, où il les abrite et les nourrit. Enfin il est souvent banquier, reçoit du patron les salaires, les distribue aux ouvriers, ou les garde en dépôt dans la mesure où ceux-ci le désirent. Il se charge de faire parvenir l'argent qu'ils envoient en Italie à leur famille ; les Italiens en envoient beaucoup, 118 millions de dollars en moyenne par an, d'après les calculs qui ont été faits. Le *padrone* leur rend beaucoup de services, mais il est en général malhonnête. Il prélève une forte commission sur leurs salaires, dont ceux-ci ne connaissent pas toujours exactement le chiffre. Son bureau est des plus primitifs, et quelquefois les comptes y sont inscrits à la craie sur le mur. Les Italiens, malgré ces abus, ont recours à lui à cause de leur ignorance. Ils se sentent gênés devant les patrons américains et n'aiment pas avoir affaire à eux. Quand un *padrone* en prend trop à son aise, la *vendetta* fait sa besogne, et la crainte du coup de couteau est le seul frein qui le retienne un peu.

Les Italiens sont groupés à New-York dans deux quartiers qu'ils occupent exclusivement et dont l'un, fort pittoresque, a reçu le nom de Petite Italie. Ils ont au suprême degré l'esprit de clan. Il suffit de traverser une rue et l'on se trouve brusquement jeté au milieu d'eux. On n'entend plus parler qu'italien. Dans les cours des maisons, d'une fenêtre à l'autre, le linge sèche sur des cordes, tout comme à Gênes ou à Naples. Les boutiques portent des inscriptions italiennes, et presque tout y vient d'Italie. Ils ont leurs églises, leurs journaux, leur théâtre, leurs banques, et forment là une cité dans une autre cité ; chaque province occupe une zone déterminée, et les Napolitains ne sont pas mélangés aux Calabrais ou aux Siciliens. La jeune Italienne n'épouse presque jamais un Américain et ne quitte pas le quartier de ses compatriotes qui font bonne veille, et se montrent très jaloux de l'étranger qui approche d'elle, tant l'esprit de caste est développé chez eux.

La civilisation américaine n'a pas encore atteint ces émigrés d'hier. Transportés en Amérique, ils n'apprendront rien de plus que dans leur petit village d'Italie, et en resteront isolés jusqu'à leur mort. Certains retourneront dans leur pays quand ils auront amassé 800 à 1 000 dollars. Beaucoup d'entre eux iront y passer l'hiver, qui est leur période de chômage, mais reviendront l'été suivant. Si toutefois les États-Unis n'ont pas chance de faire d'eux des citoyens, il n'en sera pas de même de leurs enfants. La loi les obligera à envoyer ceux-ci aux écoles publiques et c'est là que l'américanisation s'effectuera. L'école est pour la société américaine une garantie de conservation, et particulièrement à l'égard des enfants de l'étranger qu'elle a reçu hier. Elle est comme un tamis qui arrête au passage toutes les impuretés. Non seulement elle forme l'esprit par les excellentes méthodes d'enseignement qui y sont suivies, mais elle est une admirable éducatrice sociale, et développe dès la première heure chez l'élève ce sentiment de civisme qui joue un si grand rôle dans la vie américaine. New-York a dû s'armer d'un système d'enseignement primaire à toute épreuve pour résister à la marée d'ignorance et de tares morales que l'Europe lui rejette, car elle garde une bonne partie des émigrés qui abordent dans son port. Certaines écoles du *East side* sont composées d'une majorité d'enfants étrangers. La rigoureuse discipline à laquelle ils sont assujettis est presque militaire. Les principes du civisme et l'esprit de la constitution américaine leur sont enseignés avec un soin tout particulier. Chaque matin, à leur arrivée, une cérémonie imposante a lieu : le salut au drapeau américain, accompagné de chants patriotiques, et c'est un honneur très envié des petits Italiens que d'avoir à tenir le drapeau étoilé. Les enfants qui sont élevés ainsi feront plus tard de très bons citoyens américains ; l'école les a isolés pour toujours du pays de leurs parents, et au bout de la troisième génération ils n'en sauront même plus la langue.

Lucien Delpon de Vissec (journaliste et écrivain français (1872-1953)), *Le Socialisme en Amérique. Essai de critique sociale* Revue bleue, t. 19, 1903

Questions sur le texte :

1. Présentez le document. 2 points
 2. Présentez le phénomène migratoire aux XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème} siècle. 4 points
 3. Comment est décrite la population italienne qui immigre aux États-Unis ? 4 points
 4. Qu'est-ce qu'un *padrone* ? 2 points
 5. Quelles sont les raisons qui expliquent les migrations ? 4 points
 6. Par quel moyen la nation américaine intègre-t-elle les étrangers ? 2 points
- Maîtrise de la langue** 2 points

Réponses

- Vous devez enfin rédiger vos réponses en reformulant ces informations. Il faut organiser vos réponses et mettre en relation vos connaissances et les informations des documents.

1. Ce document est un extrait d'un article intitulé *Le socialisme en Amérique. Essai de critique sociale*, écrit par Lucien Delpon de Vissec, journaliste et écrivain français (1872-1953), paru dans la Revue bleue (t.19) en 1903.
2. Entre le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, près de dix-sept millions d' Européens ont quitté l'Europe pour les États-Unis d'Amérique, les plus nombreux sont les Britanniques et Irlandais, puis viennent les habitants d'Europe centrale et orientale et enfin d'Europe méridionale. L'article présente ici l'arrivée d'immigrants italiens. Après la traversée, ils arrivent à New-York, à Ellis Island, porte d'entrée et passage obligé pour la Terre promise. Après un tirage au sort, ils passent devant des médecins puis des inspecteurs de l'immigration et répondent à des questions (opinion politique, argent, ...). Certains restent à New-York, d'autres iront dans d'autres villes et régions des États-Unis, d'autres rentreront chez eux après avoir amasser suffisamment d'argent.
3. L'auteur décrit les immigrants de manière négative. En effet, il les décrit comme des personnes mal élevées, bruyantes et gesticulantes. Il évoque la violence de ces immigrants avec la *vendetta*. Il explique que les Italiens restent entre eux comme un clan sans se mélanger et recréant une « *Petite Italie* » au milieu de New-York avec leurs églises, journaux, banques et gardent donc un lien fort avec le pays d'origine (envoi d'argent 118 millions \$/an, retour pour les vacances en hiver, continuent à vivre comme avant (linge étendu sur des cordes entre les fenêtres)). Enfin, il ajoute que ces personnes sont ignorantes car elles « n'apprendront rien de plus que dans leur petit village d'Italie » et dangereuses car « *contaminées par le socialisme et l'anarchie* ». Il évoque avec mépris ces « *tares morales que l'Europe rejette* » aux Etats-Unis.
4. Un *padrone* (des *padroni*) est un Italien installé depuis longtemps dans la ville et qui sert d'intermédiaire entre les employeurs et les nouveaux arrivants pour leurs trouver un emploi. Il touche le salaire des employés, leurs reverse ou en expédie une partie en Italie. Il gère également l'installation des immigrants (logement et repas). En échange, il touche une commission. L'auteur le présente comme « *malhonnête* ». Il doit donc abuser de ces nouveaux et pauvres immigrants, jusqu'à ce que l'usage de la violence le retienne.
5. Ces immigrants italiens ont quitté leur pays pour trouver un emploi (dans le bâtiment pour les hommes, dans l'industrie textile ou les emplois domestiques pour les femmes), ils fuient donc la pauvreté et le chômage. Ils fuient aussi à cause d'une répression politique en Italie puisque l'auteur évoque des immigrants socialistes et anarchistes ou peut-être des pogroms à l'égard des Juifs. Ils peuvent venir pour retrouver des membres de leur famille ou amis qui sont déjà installés.
6. Les États-Unis souhaitent intégrer ces nouveaux immigrants et en faire de parfaits Américains. Pour cela, le gouvernement mise sur l'école pour permettre aux enfants de ces Italiens d'acquérir les valeurs de l'Amérique. En effet, l'école a une mission civique. Cette inculcation des valeurs américaines passe par l'apprentissage de la langue américaine, l'étude des principes de l'Amérique (Constitution) ou encore l'appropriation de symboles (drapeau et chant).